les enfants en soient venus là. Je voudrais pour tout au monde avoir un local convenable pour les petits garçons ; avant peu j'espère voir sous ce rapport mes vœux réalisés.

Quant à la communauté que nous formons, elle est plus nombreuse que jamais. Six Pères, un Ecclésiastique étranger et six Frères convers. C'est ici une véritable université où l'on peut conférer les grades en cri, en montagnais, en anglais, en théologie, en dessin, en peinture, voire même en mathématiques. C'est une vraie maison d'étude ; il y a au moins de quinze à vingt classes par semaine. Aussi personne n'a le temps de s'ennuyer. Les jeunes Pères sont pourtant extrêmement fatigués ; ils ont trop étudié, ils ont besoin de quelques jours de repos et de distraction. A cet effet, je les envoie passer quelques jours à Saint-Albert ; sept jours de voyage pour aller, autant pour revenir, une semaine avec Mgr GRANDIN et les Pères d'Edmonton, tout cela les délassera un peu, j'espère. Ils se préparent joyeusement à partir apres-demain matin.

Puissent ces quelques lignes, mon révérend et bon Père, vous être agréables ! Je me recommande à vos prières et saints sacrifices.

Votre affectionné Frère en J. M. J.

H. LEDUC, O. M. I., Prêtre.

ILE A LA CROSSE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE LÉGEARD AU R. P. MARTINET.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Voici quelques renseignements sur les missions que nous desservons. Ce sont les missions du lac Froid, celle

du lac Canot, celle du portage la Loche et enfin celle de l'île à la Crosse. Précédemment, nous étions également chargés de celle du lac Vert, mais depuis que le P. MOULIN y réside nous n'avons plus à nous en occuper.

1° *Mission de Saint-Raphaël* (lac Froid). — Je laisse la parole au R. P. LEGOFF, qui vous dira mieux que moi l'état de cette mission, ce qu'il y a fait et ce qu'il y reste à faire. Voici ce qu'il m'écrit : « Que vous dirai-je de la mission du lac Froid? vous savez bien ce qu'il en est et ce que j'y ai fait. C'était bien triste, autrefois, que ce lac Froid ! et même encore aujourd'hui, après trois missions que j'y ai données, il s'en faut que tout y soit en odeur de sainteté.

« Il y avait une dizaine d'années que ces pauvres gens, à part trois ou quatre, ne fréquentaient presque plus aucune mission. Et comme durant ce temps aucun Missionnaire n'alla voir ce qu'ils faisaient ainsi cachés au fond des bois, il en résulta qu'ils tombèrent peu à peu, faute d'instruction, dans une ignorance et une indifférence bien grandes. La cause de cette triste défection était venue du découragement où les avait jetés la conduite honteuse de celui qu'ils regardaient jusque-là comme leur chef. Ce pauvre malheureux, ayant renvoyé sa légitime épouse, s'était attaché à la veuve de son frère et s'obstinait, malgré toutes les prières et toutes les remontrances, à vivre en concubinage avec elle. C'était quelque peu décourageant, en effet, qu'un tel exemple venant d'un tel homme; d'autant plus que les autres, voyant leur chef excommunié, se regardaient, par le fait, comme plus ou moins excommuniés eux-mêmes.

« Dès que l'obéissance me plaça à l'île à la Crosse, ma pensée se tourna vers ces pauvres gens. Mais que faire? je ne faisais que bégayer le montagnais. Les aller

attaquer dans cette condition, c'était m'exposer à un échec certain ; j'ai donc attendu trois ans. Ce n'est qu'au bout de ce temps que j'ai trouvé la hardiesse et la confiance nécessaires pour entreprendre cette pénible et difficile mission. La chose pressait d'autant plus que je voyais arriver le moment où les jeunes gens de cette triste place, tous issus de frères et sœurs, tous cousins germains par conséquent, s'uniraient entre eux par des mariages incestueux. Il importait d'empêcher cela ; ce n'était pas facile, car la plupart de ces jeunes gens avaient l'âge de se marier et, du reste, tenaient à le faire le plus tôt possible. Comment faire alors ? personne ici parmi nos Montagnais n'étant jaloux de donner ses enfants à des gens si mal famés. Oh ! j'étais bien inquiet, lorsque, il y a trois ans, j'entrepris pour la première fois de franchir les 40 à 50 lieues qui nous séparent du lac Froid ! J'avais confiance en Dieu, mais aussi j'appréhendais beaucoup la fureur du diable. Je vous avouerai même que ma confiance devenait parfois bien faible en face de ces appréhensions. Durant mon voyage qui fut de quatre jours pour arriver au premier village, l'esprit nuit et jour préoccupé de cette affaire, je cherchai et imaginai bien des expédients dont le meilleur en définitive ne me rassurait guère. Enfin, le dernier jour, comme je traînais péniblement mes raquettes à la suite de mes quatre jeunes gens, la pensée me vint de m'adresser à l'archange saint Raphaël. Je songeai à ce qu'il fit pour Sara, à ce qu'il fit pour le vieux Tobie, et comme tous les pauvres sauvages que j'allais visiter se trouvaient à la fois dans le cas de Tobie et dans celui de Sara, je le priai de mon mieux, d'opérer en leur faveur cette double merveille qui délivra Sara et guérit Tobie ; d'abord en éloignant d'eux le démon qui les ensorcelait, puis en leur appliquant le remède nécessaire pour guérir leurs yeux

aveuglés par l'ignorance et la superstition, et leurs cœurs souillés et endurcis. En même temps je mettais ce pays et ses habitants sous sa protection, et lui promettais, pour le cas où une mission serait bâtie au lac Froid, de faire en sorte qu'elle lui fût dédiée.

« Cette première visite eut pour résultat, d'abord, de leur prouver que, loin de les mépriser, je les aimais, ce qui est beaucoup ; ensuite, de leur faire voir que j'entendais les tirer de cet état de dégradation et de déconsidétion dans lequel ils vivaient ; puis enfin, après des débats qui durèrent au moins quatre heures, de séparer le malheureux concubinaire cause de tout le mal, de le séparer, dis-je, de cette femme qui, comme je vous l'ai dit, n'était autre que la veuve de son frère. En même temps, après les avoir tous confessés, j'obtins d'eux la promesse qu'ils songeraient désormais sérieusement au salut de leurs âmes ; l'on m'assura aussi que les mariages incestueux que je craignais n'auraient pas lieu.

« L'année suivante, je leur renouvelai ma visite. Mais, hélas ! le malheureux concubinaire n'avait pu résister à sa passion, et était retourné à son vomissement. Pour comble de malheur, redoutant d'avance l'effet d'une entrevue avec moi, qui ne suis pourtant pas bien terrible, il avait pris la fuite avec sa concubine, se proposant de ne revenir chez lui que lorsqu'il pourrait présumer que je serais parti et que la rencontre tant redoutée par lui n'aurait pas lieu. Heureusement pour moi et aussi pour lui, il calcula mal et arriva chez lui tandis que j'y étais encore. Il était tout honteux d'avoir manqué à sa parole, et en même temps tellement dominé par sa passion, qu'il paraissait difficile de le détacher de cette malheureuse, qui ne valait pas mieux que lui. Il s'en sépara pourtant et promit d'être plus ferme à l'avenir. Hélas ! il retomba encore malgré toutes ses promesses, et ce n'est qu'à la

troisième visite que je leur ai faite cette année que j'ai enfin réussi à les séparer définitivement.

« J'ai fait là quatre mariages bien assortis, lesquels selon toutes les prévisions humaines, nous donnent les meilleures garanties pour l'avenir. Il y reste encore plusieurs jeunes gens à marier, mais le plus difficile est fait et j'espère que si l'on peut sanctifier encore quelques alliances dans ces familles dégénérées, on les tirera définitivement de l'état de dégradation dans lequel elles sont tombées. Je n'ai pas la liste de toutes ces familles, je ne puis donc évaluer au juste le nombre des personnes qui se trouvent au lac Froid que d'une manière approximative. Le nombre me paraît être entre quatre-vingts et cent. »

Il y a aussi, au lac Froid, quelques familles crises encore infidèles. Comme elles ne viennent jamais par ici, j'ignore leur nombre. Il est probable qu'elles ont dû voir des Missionnaires sachant le cris, soit au fort Pitt, soit au lac Labiche où elles peuvent se rendre sans difficulté. Pour plus de sûreté, cependant, le R. P. Legoff étudie actuellement le cris, afin de pouvoir instruire un peu ces pauvres gens quand il ira visiter ses Montagnais le printemps prochain.

2° *Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie* (lac Canot). — Cette petite mission est la plus favorisée de toutes celles dont nous nous occupons, en dehors de l'île à la Crosse. Depuis l'automne de 1875, elle a eu l'avantage d'être visitée plusieurs fois. Le R. P. Moulin y est venu, du lac Vert, passer une semaine en janvier dernier. Le R. P. Chapellière y est resté depuis le 4 avril jusqu'au 10 juin, et depuis le 28 août jusqu'au 23 septembre ; ce qui n'a pas empêché ces bons sauvages de venir, au printemps et à l'automne, suivre les exercices de la mission que nous donnons régulièrement, à cette époque, à tous les

sauvages réunis. Souvent aussi nous les voyons dans le courant de l'été lorsqu'ils viennent, au fort de la compagnie de la baie d'Hudson, chercher ce dont ils ont besoin. Il est bien rare qu'ils ne se confessent pas en passant ici. Pauvres sauvages ! ils ont bien leurs défauts, il s'en faut qu'ils soient parfaits, mais il faut leur rendre le témoignage qu'ils sont bien dociles, bien obéissants, remplis de bonne volonté et qu'on peut en faire tout ce que l'on veut. Une chose qui me fait bien plaisir, c'est qu'ils commencent à avoir une grande dévotion au Sacré Cœur. Tous en ont déjà des images que nous leur avons faites et qu'ils gardent bien précieusement. Tous également, ou presque tous, portent le scapulaire du Sacré-Cœur. Pour les récompenser, Dieu leur a fait une faveur dont jouissent bien peu de sauvages dans ce pays. Tout le temps que le Père est là, Notre-Seigneur réside au milieu d'eux dans la petite chapelle qu'ils ont bâtie. C'est la première fois cette année, qu'avec l'autorisation de Monseigneur on y a conservé la sainte réserve ; ce qui, certainement, sera pour eux la source de bien des grâces.

Un autre avantage qu'ont les Cris du lac Canot, c'est leur petite école. Les fruits qu'elle a produits sont déjà bien consolants. Au printemps dernier, quand ils vinrent pour la grande mission, le R. P. CHAPELLIÈRE, qui arrivait avec eux, me dit que bon nombre d'enfants, garçons ou filles, connaissaient leur catéchisme par cœur d'un bout à l'autre. Je n'osais trop y croire ; pour m'en assurer, j'interrogeai moi-même les enfants, un peu sur toutes sortes de sujets, je leur demandai plusieurs explications et je pus me convaincre que ce qu'on m'avait dit était bien vrai. C'est la première fois, je pense, que nous voyons dans nos missions des enfants sauvages parfaitement instruits du catéchisme. Personne même n'aurait songé à entreprendre cette tâche bien difficile ; notre petite maîtresse d'école,

avec sa bonne volonté, sa persévérance et aussi le secours du bon Dieu, en est venue à bout. C'est un grand travail de moins pour nous. Daigne le Seigneur continuer à répandre ses grâces sur cette petite mission et lui faire porter des fruits de salut encore plus abondants. C'est ce que leur obtiendra, j'en suis sûr, leur patronne, la B. Marguerite-Marie, toujours si puissante sur le cœur adorable de notre doux Sauveur.

3° *Mission de la Visitation* (Portage la Loche). — C'est le R. P. Legoff qui en est chargé. Voici quelques notes qu'il m'a communiquées sur cette mission : « Depuis mon arrivée à l'île à la Crosse, en 1870, j'ai déjà visité huit fois ce poste ; j'aurais là-dessus bien des choses à raconter ; malheureusement, c'est le temps pour les raconter qui me manque. Vous voudrez donc bien vous contenter cette fois de quelques lignes.

« Cette mission compte deux cent trente et quelques sauvages, parmi lesquels il y a soixante-dix ou soixante-douze communiants. Cette mission était bien négligée autrefois, nos Pères se trouvant assez souvent dans l'impossibilité de l'aller visiter. Depuis que je suis ici, je la visite régulièrement tous les ans, et même l'année dernière j'y ai fait deux apparitions, l'une en été, l'autre en hiver. Cela ne les satisfait pas encore, et depuis longtemps ils ne cessent de demander à cor et à cri que Monseigneur veuille bien établir un Missionnaire au milieu d'eux. Même pour démontrer à Sa Grandeur combien ce Missionnaire serait bien au milieu d'eux et combien il pourrait compter sur leur dévouement, ils ont préparé depuis deux ou trois ans tout le bois nécessaire à la construction d'une église. Tout cela forme un beau tas, je vous l'assure, et c'est du beau bois ! Mais par malheur le tas reste là et l'église est encore dans les futurs contingents. Ils la bâtiront, disent-ils, oh ! mais, avec de

l'empressement tout plein, quand leur cher Missionnaire tant désiré sera arrivé. Ils ne veulent la bâtir qu'à cette condition, prétendant que par ce parti pris ils vont certainement obliger Monseigneur à se dépêcher de leur envoyer le Missionnaire tant désiré. Comment ne se dépêcherait-il pas ? Le bois de construction est à terre et il va se gâter si le Missionnaire n'arrive pas vite. Finesses de Montagnais !

« Ces pauvres sauvages, quoique visités à de si rares intervalles, ne laissent pas notre ministère sans consolation. Je vous avoue franchement que je les trouve bien changés depuis la première fois que je les vis. Ils sont plus dégrossis, plus instruits, plus attachés à leur religion et à leur Missionnaire. Tous pourtant ne répondent pas également à nos soins et ne montrent pas la même bonne volonté. Ici, comme partout, il y a le mélange des bons et des mauvais. Les mauvais et les tièdes forment à mon avis le gros tiers : les autres sont convenables et ne me donnent guère que de la satisfaction. »

Il est donc vrai, comme vous pouvez en juger par cette lettre du R. P. Legoff, les sauvages du Portage la Loche nous donnent, pour la plupart, de la satisfaction et il y aurait là de quoi faire une belle mission. Mais cette paresse qu'ils montrent pour bâtir une chapelle et une maison pour le Missionnaire qui va les visiter me fait de la peine, d'autant plus que presque tous se sont construit de jolies petites maisons et qu'ils sont, on peut le dire, les sauvages en général les plus riches et les mieux établis du pays. Au lac Canot, six pauvres Cris ont à eux seuls bâti la chapelle et un appartement contigu à la chapelle pour leur Missionnaire ; et eux, depuis trois ans que l'affaire est lancée, n'ont pu élever une chapelle alors que tout le bois de construction était rendu sur place. Pauvres gens ! ils manquent d'entente entre eux, ils sont un peu jaloux les

uns des autres ; impossible de mettre quelqu'un à la tête de cette entreprise sans mécontenter les autres. Voilà en grande partie la cause de ce retard. Sans s'en douter probablement, ils se font bien tort, car ils ne prennent pas le moyen d'obtenir qu'un Père aille résider au milieu d'eux.

4° *Mission de Saint-Jean-Baptiste* (Ile à la Crosse). — 1° Nos travaux pour la desserte de notre église sont toujours les mêmes. Je n'en parlerai donc pas aujourd'hui ; je me contenterai de vous dire que nous sommes bien contents de notre petite population. Ces pauvres gens, la plupart métis, ont bien aussi leurs défauts, mais ils nous écoutent quand nous les instruisons; les sacrements sont bien fréquentés, et les offices suivis fidèlement. Ce qui nous donne meilleur espoir encore pour l'avenir, c'est qu'il n'y a pas une maison à l'île à la Crosse où il n'y ait une image du Sacré Cœur. Ce divin cœur, j'en suis sûr, ne manquera pas de leur accorder les bénédictions que lui-même a promises à tous ceux qui l'honoreront.

En fait de travaux extraordinaires, nous avons eu le Jubilé de 1875 ; nous l'avons fait du 12 au 26 décembre. Pendant cette quinzaine, il y avait tous les soirs bénédiction du très-saint Sacrement. Vu les circonstances dans lesquelles se trouvait notre petite population, nous n'avons pas jugé à propos de faire aucun autre exercice public. Nous étions un peu embarrassés au commencement pour mettre en train ce jubilé ; le succès a dépassé nos espérances. Nos chrétiens nous ont surpris par leur fidélité à assister tous les jours aux exercices et à faire les stations commandées : deux à la grande église, deux à la chapelle des sœurs. J'espère que le bon Dieu les aura récompensés de leur bonne volonté.

Un mot maintenant des deux grandes missions que nous donnons annuellement au printemps et à l'automne.

Depuis quelques années, la mission d'automne perd beaucoup de son importance ; elle n'est plus suivie comme autrefois. En 1875, elle a été presque nulle ; pour les Cris il n'y en a pas eu ; pour les Montagnais presque pas. Quelles sont les causes de ce changement ? Les voici : autrefois les berges de la Compagnie qui partaient chaque printemps pour aller à York Factory sur la baie d'Hudson chercher les marchandises pour la traite avec les sauvages, étaient de retour ordinairement dans la dernière moitié de septembre. L'arrivée des berges était un événement pour le pays. Les sauvages se rassemblaient tous alors pour prendre, comme ils disent, « leurs avances, » c'est-à-dire pour recevoir de la Compagnie ce dont ils avaient besoin pour leur hiver en fait de vêtements ou de munitions de chasse. On profitait de leur présence pour leur donner les exercices de la mission pendant douze ou quinze jours, après quoi chacun partait de son côté pour se rendre aux places choisies pour l'hivernement. Actuellement les choses ont bien changé. Toutes les marchandises venant d'Angleterre par la rivière Rouge et le lac Vert, les berges ne vont plus à la mer, et elles arrivent ici à différentes époques de l'été, ce voyage du lac Vert ne durant ordinairement qu'une semaine, aller et retour. Les sauvages, assurés de trouver toujours ce dont ils ont besoin, prennent leur temps. En outre, la plupart d'entre eux ayant maintenant des maisons et des champs de patate, ne peuvent rester ici longtemps l'automne, car c'est le moment de ramasser les patates et d'arranger les maisons pour l'hiver. Ajoutez à tout çela que le mois d'octobre est l'époque de l'année où l'on prend le poisson blanc avec le plus d'abondance. Qu'arrive-t-il ? C'est que quelques-uns ne viennent point, ou bien ils arrivent les uns après les autres, ou bien ils ne restent que quel-

ques jours. Impossible, dans de pareilles conditions, de leur donner une mission en règle. Ils se contentent donc de se confesser une fois ou deux, de communier quand ils sont du nombre des communiants et ils partent ensuite. Quant aux pauvres enfants et à tous ceux qui ont besoin d'instruction, on ne peut guère s'en occuper, car il faut passer tout le temps au confessionnal. Je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il nous sera difficile de donner à cette mission de l'automne l'importance qu'elle avait précédemment.

En revanche, celle du printemps devient de plus en plus consolante. L'année dernière, en 1875, lors du passage de Monseigneur pour sa visite pastorale, elle fut magnifique ; cette année, grâce à la nouvelle impulsion donnée par cette visite, elle a été plus belle encore. Jamais, je crois, il n'y avait eu une mission semblable ; notre église était littéralement trop petite pour contenir tout notre monde. Pendant la semaine, cela allait passablement encore, parce que les exercices se donnaient pour les Montagnais à la grande église, et pour les Cris, qui sont bien moins nombreux, à la chapelle des sœurs ; mais les dimanches, pour les offices, tous ne pouvaient entrer. La plus belle de toutes les cérémonies a été la grande procession du Saint Sacrement que nous avons faite le jour de la Fête-Dieu. Il y avait au moins six ans qu'elle n'avait pas eu lieu, pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici. Ce jour-là, pour donner à tous la facilité d'assister à la sainte messe, nous multipliâmes les offices. Le matin, à six heures, il y eut messe avec cantiques et sermons en montagnais ; la plupart des sauvages appartenant à cette nation communièrent à cette messe. A huit heures et demie, messe encore avec cantiques et sermon en cris ; enfin à dix heures et demie, messe solennelle devant le Saint Sacrement exposé.

Dans la soirée, eut lieu la procession du Saint-Sacrement. Dès la veille, les sauvages, sous la direction du R. P. Chapellière, avaient planté de distance en distance, de chaque côté du parcours que devait suivre la procession, de petits arbres coupés dans le bois ; trois arcs de triomphe avaient été dressés ; enfin le reposoir avait été élevé sur un monticule, à 700 ou 800 mètres de la mission. De cette élévation le coup d'œil était magnifique : à droite notre beau lac, à nos pieds le camp des sauvages avec ses tentes et ses loges en grand nombre, un peu plus loin la mission, puis au fond de la scène, au-delà de la baie sur les bords de laquelle s'élève notre établissement, le fort de la Compagnie de la baie d'Hudson.

A trois heures, la procession sortait de l'église ; tout le monde, hommes, femmes et enfants, marchaient en rang. A un étranger, les costumes auraient paru bien bariolés, bien peu dignes peut-être de paraître dans une grande procession ; nos sauvages n'y pensaient guère ; le bon Dieu non plus, j'en suis convaincu, n'en voulait aucunement à ces pauvres enfants des bois. Au milieu des rangs, se déployaient quatre belles bannières confectionnées à l'île à la Crosse : celle de Saint-Jean-Baptiste, patron de la mission ; celle de Saint-Joseph ; celle de la Sainte-Vierge et celle du Sacré-Cœur, la plus belle de toutes. Le R. Chapellière, aidé du F. Nemoz, dirigeait la procession; le R. P. Legoff faisait chanter ses Montagnais. Quant au R. P. Légeard, dont la santé était un peu meilleure, il présidait la procession et avait le bonheur de porter le Saint Sacrement. Quatre hommes choisis parmi les plus anciens, deux métis, un Montagnais et un Cris, soutenaient le dais ; quatre autres des plus anciens également, tenaient les cordons. La procession se déroula en suivant le chemin qui lui avait été préparé le long du lac et au milieu du camp des sauvages. Favorisée par un

temps magnifique, elle fut des plus belles. Mais il y eut un moment surtout où malgré moi les larmes s'échappèrent de mes yeux. Après la bénédiction donnée du monticule, sur lequel était dressé le reposoir, il fallut réorganiser la procession ; cela fut un peu long ; pendant tout ce temps-là, j'étais tourné vers le peuple, tenant Notre-Seigneur dans mes mains ; devant moi se déroulait le panorama dont je vous ai parlé plus haut. A mes pieds se tenait la foule des hommes qui attendaient leur tour pour partir ; moitié à genoux, moitié assis par terre, ils étaient là, chantant de tout leur cœur les louanges de Notre-Seigneur. Comme le divin Maître devait, ce me semble, être heureux de ce triomphe ! Comme son Cœur adorable qui a tant aimé les petits et les pauvres devait être satisfait de voir agenouillés à ses pieds avec tout l'abandon filial ces pauvres enfants des bois ! Il y a seulement trente ans, la place où se déroulait en ce moment la procession n'était qu'un bois épais ; au lieu du chant des cantiques, on n'y entendait que le bruit du tambour et les chants superstitieux des sauvages. Que Dieu soit mille fois béni de ce changement ! Qu'il soit aussi mille fois béni d'avoir bien voulu se servir de notre chère Congrégation pour le faire connaître et aimer de ces pauvres sauvages ! Nos Pères qui ont travaillé à défricher cette partie de la vigne du Seigneur n'ont pas perdu leur temps ; les fruits que nous recueillons maintenant sont bien consolants.

Quand nous arrivâmes à l'église, elle était déjà remplie, et bon nombre de personnes durent rester dehors pour assister à la bénédiction du Saint Sacrement qui termina la cérémonie.

Vous devez le comprendre, cette mission nous a donné bien des joies. La plus grande partie du travail retombait sur le R. P. Legoff, qui est chargé des Montagnais.

Comme ils sont très-nombreux, c'est à peine s'ils lui laissaient le temps de prendre ses repas et le sommeil nécessaire pour réparer ses forces épuisées. Quelques jours après, ils partaient tous, fortifiés par la réception des sacrements, affermis dans leurs bonnes résolutions et attachés plus que jamais à leur religion et à ceux qui sont venus la leur enseigner.

Depuis deux ou trois ans surtout, nous avons encore deux petites missions supplémentaires à Noël et à Pâques. Pour ces deux fêtes, nous voyons arriver bon nombre de sauvages qui souvent viennent d'assez loin pour faire leurs dévotions. C'est un surcroît de travail pour nous, mais ce travail est bien consolant. La fête de Noël surtout se célèbre avec une grande solennité : il est vrai de dire que nous jouissons d'un privilége que nous envieraient beaucoup de grandes églises de France, c'est qu'après minuit on donne la bénédiction papale avec indulgence plénière. Mgr Grandin, ayant obtenu du Souverain Pontife la permission de la donner trois fois par an et de communiquer ce pouvoir comme il l'entendrait, a accordé au Supérieur de la mission la faculté de la donner en son nom une fois chaque année ; et c'est le jour de Noël que nous avons choisi pour cela.

Vous trouverez peut-être extraordinaire que je ne fasse mention d'aucune conversion d'adultes, soit parmi les hérétiques, soit parmi les infidèles qui doivent se trouver dans la mission de l'île à la Crosse. En fait de protestants, il y en a seulement une vingtaine ici, au fort, hommes, femmes ou enfants. Ce sont tous des gens engagés au service de la Compagnie de la baie d'Hudson, ordinairement pour deux ou trois ans, et qui le plus souvent s'en retournent, leur engagement fini. Avec eux il n'y a pas grand'chose à faire. De temps en temps cependant, mais bien rarement, nous

recevons quelques abjurations. Au printemps dernier, j'ai eu la consolation de recevoir celle d'une femme métisse anglaise, mariée depuis quelques années à un de nos métis canadiens-français. Depuis longtemps, elle était sollicitée par la grâce, mais elle résistait ; elle avait peur, elle craignait ses coreligionnaires ; il a presque fallu un miracle pour la soumettre ; enfin le bon Dieu a eu le dessus ; elle est venue d'elle-même et je n'ai eu qu'à l'instruire. On lui a bien fait un peu de misères dans les commencements ; maintenant on la laisse à peu près tranquille. Quelques jours après son abjuration et son baptême, elle avait le bonheur de faire sa première communion le jour de Pâques. Que Dieu est bon pour les cœurs simples ! Depuis sa conversion, cette pauvre femme a reçu, on peut le dire, le don de prière ; on dirait qu'elle ne peut se rassasier de prier ; la confession et la communion sont un besoin pour elle. Puisse-t-elle persévérer toujours dans ces heureuses dispositions ! Je l'espère, car elle aime bien le Sacré Cœur et la sainte Vierge.

Quant aux infidèles, on peut dire qu'il n'y en a plus parmi les sauvages du district de l'île à la Crosse qui appartiennent à cette mission. Voici, d'ailleurs, ce que Mgr Grandin a consigné lui-même dans notre registre des actes de baptême, mariages, etc., etc., lors de la plantation de la croix qui clôtura la mission du printemps 1875 :

« Le 20 juin 1875, nous soussigné, avons clôturé la mission des sauvages qui fréquentent la mission de Saint-Jean-Baptiste de l'île à la Crosse par la bénédiction solennelle et l'érection d'une belle croix en bois, longue de 35 pieds, sur le coteau qui s'élève à quelques arpents au sud de la mission. Il y a dix-sept ans, nous élevions une croix à la même place et nous sommes heureux de

constater aujourd'hui que depuis ce temps notre sainte religion a fait dans le pays des progrès que vraiment on n'aurait pas osé espérer alors. On peut dire aujourd'hui que tous les sauvages sont chrétiens et catholiques et généralement bons chrétiens et bons catholiques. Que Dieu en soit à jamais béni ! »

Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'y ait rien de défectueux parmi nos sauvages et que tout marche à merveille. Non, malheureusement ; un certain nombre d'entre eux ont besoin d'être suivis de près et rappelés souvent à l'ordre. Parmi les Montagnais surtout, qui restent loin de la mission et qui connaissent bien imparfaitement encore notre sainte religion, de grands désordres se produisent parfois : il a fallu même, il n'y a pas bien longtemps encore, en excommunier quelques-uns ; mais, Dieu merci, ces faits deviennent de plus en plus rares, et maintenant surtout que la mission est consacrée au Sacré-Cœur, cela ira mieux encore, nous l'espérons.

École de Notre-Dame du Sacré-Cœur. — Comme vous le savez déjà, c'est le nom que porte maintenant notre école. Cette œuvre, à laquelle nous attachons beaucoup d'importance, va toujours en se développant. Pendant l'année scolaire 1875-1876, nous avons eu jusqu'à trente-deux et trente-trois enfants, tous pensionnaires, y compris nos orphelins. Nous ne recevons pas d'externes. Je suis heureux de dire qu'ils nous ont donné plus de consolations qu'ils ne l'avaient fait les années précédentes. Mais il faut avoir vécu dans le pays pour comprendre ce que sont nos écoles, pour connaître la patience nécessaire à nos bonnes sœurs pour instruire des enfants qui n'ont aucun goût pour l'étude, qui ont honte, pour ainsi dire, de bien faire, et dont le seul désir est de quitter l'école le plus tôt possible.

Les parents cependant semblent mieux comprendre la nécessité de l'éducation et le service que nous leur rendons en instruisant leurs enfants ; quant à ces derniers, ils n'en sont pas encore là. Ce n'est donc qu'à force de travail et de fatigue qu'on peut arriver à leur faire apprendre quelque chose. Quand ils paraissent dans les examens publics, ceux qui les voient, ceux qui les entendent ne se doutent guère de ce qu'il a fallu de patience et d'efforts pour arriver à ces résultats. Les sauvages se montrent maintenant plus empressés à nous confier leurs enfants ; actuellement nous en avons quinze, réunis aux orphelins, c'est-à-dire nourris et entretenus aux frais de la mission. Si nous l'avions voulu, nous en aurions bien davantage, car nous en avons refusé un certain nombre, mais c'est tout ce que nos ressources peuvent nous permettre pour le moment.

Ce qui donne surtout de la réputation à notre école, ce sont les examens publics que de temps en temps nous faisons subir à nos enfants. L'été dernier, l'officier en charge du district de l'île à la Crosse devant quitter le fort pour être nommé à un grade supérieur, c'est-à-dire à l'inspection de tous les districts du Nord, nous avons voulu faire un grand examen en son honneur pour le remercier de s'être montré toujours le bienfaiteur de nos missions. C'est le 20 juin qu'a eu lieu cet examen. L'assistance était très-nombreuse et se composait surtout des métis et des sauvages arrivés pour la mission. Le R. P. Supérieur, pendant la séance, avait à sa droite M. l'inspecteur et le nouvel officier en charge du district, et à sa gauche les dames de ces deux messieurs avec leurs enfants. Pendant quatre heures que dura l'examen, l'intérêt ne cessa d'aller croissant. Les matières de l'examen, moitié en français, moitié en anglais, étaient entremêlées de chansons dans les deux langues. La partie fran-

çaise par laquelle on commença se termina par une petite pièce admirablement interprétée et qui intéressa vivement les assistants. La partie anglaise, qui vint ensuite, se termina également par une pièce anglaise en l'honneur du héros de la fête. Au dire de tout le monde, cet examen a été le plus beau de tous ceux qui ont eu lieu à l'île à la Crosse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été le plus complet, car c'était la première fois qu'il comprenait l'anglais et le français réunis. Vint ensuite la distribution des prix ; après quoi, pour clore la séance, nous chantâmes selon l'usage anglais le *God save the queen,* Dieu sauve la reine... Les résultats de cet examen se font déjà sentir : à la rentrée de l'automne, nous avons eu plus de quarante pensionnaires, sans compter ceux que nous avons refusés.

Je ne puis terminer ces quelques notes sur notre école sans vous faire part d'une faveur bien précieuse qu'elle a reçue au mois de janvier 1875. Nos enfants venaient de finir leurs lettres de bonne année : tout d'un coup, une petite fille s'écrie au milieu de ses petites compagnes : « Si nous écrivions à notre Saint-Père le Pape pour lui dire combien nous l'aimons ! — Oui, oui, fut la réponse générale, écrivons-lui. » Les maîtresses me demandèrent ce que j'en pensais. « Qu'elles écrivent, leur dis-je, nous enverrons la lettre à Monseigneur; il en fera ce qu'il voudra. » Elles se mirent immédiatement à l'œuvre, et celle qui avait la plus belle main écrivit à genoux, par respect pour notre Saint-Père. La lettre fut envoyée à Monseigneur. Il approuva l'idée de nos enfants, fit écrire une seconde lettre par ceux de Saint-Albert, et les expédia toutes deux à Rome au cardinal préfet de la Propagande. Au mois de février dernier, nous recevions une lettre de Monseigneur, dans laquelle il nous disait : « A propos des petits enfants, j'ai à vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir. Vous

vous souvenez de la lettre que vos élèves écrivirent il y a un an au Souverain Pontife ; les enfants de Saint-Albert lui écrivirent de leur côté et j'envoyai le tout à S. Em. le cardinal préfet de la Propagande. Il y a quelques semaines, je recevais de S. Em. le cardinal Franchi la lettre des enfants de Saint-Albert, au bas de laquelle le Pape avait écrit de sa main : « Que le Seigneur vous bénisse et vous « dirige dans toutes vos voies, » avec sa signature et la date. La lettre de vos enfants est restée entre les mains du Saint-Père. Comme cette bénédiction est pour les enfants de l'île à la Crosse, aussi bien que pour ceux de Saint-Albert, je tâcherai de vous envoyer un souvenir de cette bénédiction.

Son Eminence m'écrivait en même temps : « Pour ce qui « est des lettres si aimables envoyées par les enfants qui « fréquentent les écoles catholiques de Saint-Albert et de « l'île à la Crosse, je les ai présentées à Sa Sainteté dans l'au- « dience qu'il m'a accordée le 11 de ce mois. Il les a re- « çues avec bonté, et a de grand cœur envoyé sa bénédic- « tion apostolique à ces mêmes enfants, ainsi qu'aux Sœurs « qui en ont soin, et vous trouverez sous ce pli l'auto- « graphe de cette bénédiction apostolique. »

Voici maintenant la lettre de nos enfants :

TRÈS-SAINT PÈRE,

« Nous les petits enfants métis et sauvages de l'école de Notre-Dame du Sacré-Cœur de l'île à la Crosse, ayant entendu souvent les Révérends Pères qui sont venus nous apprendre la prière, et les bonnes Sœurs qui nous font la classe, nous parler de notre bon Père, le grand chef de la prière, qui est à Rome, nous dire combien il fait pitié, parce qu'un mauvais roi lui a pillé tout son bien, et que les mauvais priants le font souffrir tous les jours, nous

nous sommes dit : Nous autres petits enfants, nous allons lui écrire pour lui dire que nous l'aimons beaucoup. Oui, Très-Saint Père, nous vous aimons de tout notre cœur. Nous voudrions bien faire quelque chose pour vous soulager, mais comme nous sommes trop pauvres, nous voulons tous les jours prier le Sacré Cœur et la sainte Vierge pour qu'ils vous gardent et vous défendent contre les méchants, afin que vous ne fassiez plus pitié.

« Daignez, O Vous, notre bon Père, le grand chef de la prière, recevoir les petits présents que vous offrent vos petits enfants de l'île à la Crosse.

« Nous nous mettons tous à vos genoux, Très-Saint-Père, afin que vous vouliez bien nous bénir, nous et nos parents, ainsi que les Révérends Pères, nos bonnes Sœurs, et tous ceux qui nous font du bien. »

Cette lettre était accompagnée de la liste de ce que nos enfants avaient promis de faire, prières ou mortifications pour le Souverain Pontife. Je vous l'aurais bien transcrite, mais ce rapport est déjà bien long, et je ne veux pas l'allonger encore.

Comme souvenir de cette bénédiction, Monseigneur nous a envoyé un beau portrait du Saint-Père, au bas duquel se trouvent les paroles qu'il a bien voulu nous adresser, ainsi que sa signature. C'est un autographe de Sa Sainteté, que Sa Grandeur a découpé d'une autre pièce, et collé sur cette image. Cette bénédiction, venue de si haut, sera un encouragement pour nous, et aussi un gage de succès pour cette œuvre si importante.

3° Quelques mots en finissant sur le temporel de la mission : Notre position tend à s'améliorer tous les jours. Pour les constructions nous sommes bien maintenant. Les Sœurs sont assez grandement logées, et nous, nous sommes au large. Quant aux dégâts commis les années précédentes par les inondations, ils sont tous à peu près

réparés. On peut donc dire en général que la mission est sur un bon pied : après les travaux que nous nous proposons de faire l'été prochain, elle aura presque été remise à neuf. Cette année nous avons entrepris de réparer notre église et de recouvrir d'une nouvelle couche de peinture tout l'extérieur qui est lambrissé avec des planches : c'était un travail nécessaire, qui aurait déjà dû être fait depuis longtemps, car le bois commençait à se détériorer sensiblement. Nous avons ouvert pour cela une petite souscription ; je ne m'attendais qu'à une somme peu considérable, cependant suffisante pour ce que nous voulions faire : grâce à Dieu, nos espérances ont été dépassées. Non-seulement nos catholiques, mais encore les officiers protestants de la Compagnie nous ont donné largement, puis les sauvages se sont mis de la partie, ce que jamais encore ils n'avaient fait, de telle sorte que nous avons déjà recueilli trois fois plus que je n'espérais. Une fois ces réparations et ces travaux finis, notre petite église sera réellement belle. Je ne puis m'empêcher de faire ici mention de deux objets bien précieux dont elle a été enrichie depuis deux ans. Le premier est un tableau de moyenne grandeur, qui nous a été envoyé par la Visitation d'Autun; il représente Notre-Seigneur apparaissant à la bienheureuse Marguerite-Marie et lui découvrant son divin cœur. Ce tableau a été bénit par Mgr Grandin, et placé dans notre église le 4 juin 1875, jour auquel Sa Grandeur consacra lui-même notre mission au Sacré-Cœur. L'autre, plus précieux encore, car c'est une véritable relique, est venu de la Visitation de Paray-le-Monial. C'est la première lampe qui a été mise dans la première chapelle dédiée au Sacré Cœur, et construite dans le jardin de la Visitation, du vivant même de la B. Marguerite-Marie. Comme vous le voyez, nous sommes vraiment bien privilégiés. Puis-

sions-nous en retour contribuer un peu à faire connaître et aimer le Sacré Cœur et son humble servante!

Quant à la vie, pour me servir de l'expression employée ici, elle n'est pas toujours des meilleures. Sous ce rapport, la mission de l'île à la Crosse est une des plus pauvres du Vicariat. En 1875, nos récoltes ont été bonnes pour l'orge et les patates, mais non pour le blé. Il nous a fallu passer presque tout l'hiver sans avoir une bouchée de viande fraîche, n'ayant pour toute provision qu'environ 250 livres de mauvaise farine de froment et 100 livres de farine d'orge; tout cela, pour seize personnes (je ne parle ici que des Pères, Frères, Sœurs, et personnes de service, car pour nos enfants nous ne leur en donnons jamais), ce qui ne faisait pas même 1 livre par jour à partager entre seize personnes pour trois repas. Si nous avions encore eu de la viande sèche et du pemikan à discrétion, cela aurait été assez bien, mais, hélas! la viande sèche, nous n'en avions pas. Quant au pemikan, il nous fallait avoir recours à l'obligeance de l'officier en charge du district, du bourgeois, comme on l'appelle, afin d'en avoir le strict nécessaire pour nos travaux. Nous nous sommes bien procuré quelques lièvres de temps en temps, mais ces lièvres du Nord sont une bien pauvre nourriture, et celui qui n'a rien que cela fait triste chère. Heureusement que les patates ne nous manquent point, et que nous avions de l'orge pour faire de la soupe, et du poisson frais suffisamment. Nous sommes tous les enfants de la Providence, mais ici, je crois, plus que partout ailleurs. Notre pain quotidien, c'est le poisson, et ce pain quotidien, il faut aller le chercher tous les jours, hiver comme été, été comme hiver, il faut aller, dis-je, le chercher dans le lac. Malheureusement il se fait désirer quelquefois, il n'aime pas toujours, paraît-il, à se faire prendre dans les

rets. Dieu merci, nous n'en avons cependant jamais manqué; il est vrai que nous le payons assez cher, surtout quand il est rare. Depuis quelques années, afin d'en avoir davantage et de pouvoir nourrir tout notre petit monde, nous mettons dans nos intérêts les âmes du purgatoire. L'hiver dernier, il nous fallait jusqu'à 250 livres de poisson par jour sans compter les mauvais pour les chiens.

L'été dernier, le bon Dieu nous a pris en pitié en nous envoyant du poisson, comme jamais nous n'en avions pris : cet automne, nos récoltes de patates et d'orge ont été plus belles encore que l'année dernière. Qu'il en soit mille fois béni !

Après tout cela, vous comprendrez que, pour entretenir cette mission, nous devons dépenser annuellement une somme assez considérable. Nos dépenses actuellement s'élèvent au moins à 12000 francs par an. Pour tout revenu, nous avons nos messes, quelques petites rétributions pour l'école, et quelques dons faits à l'enfant Jésus dans le temps de Noël, c'est-à-dire environ 2000 francs, ce qui laisse une balance de 10 000 francs à payer par la caisse vicariale. Nous quêtons bien de côté et d'autre, parfois nous recevons d'assez bonnes petites sommes, mais ce n'est rien auprès de ce dont nous aurions besoin.

Daignez, mon révérend et bien-aimé Père, agréer ce rapport un peu trop long peut-être sur notre chère mission de l'île à la Crosse. Veuillez prier et faire prier pour nous, afin que nous puissions continuer et augmenter, s'il est possible, le bien produit par nos devanciers.

Ne m'oubliez pas surtout au saint autel, et croyez-moi toujours aujourd'hui comme autrefois

Votre enfant en N.-S. et M. I.,
P. LÉGEARD, O. M. I.